

24 images

24 iMAGES

Souvenirs Philippe Garrel

Jacques Kermabon

Numéro 187, juin 2018

1968... et après ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kermabon, J. (2018). Souvenirs : Philippe Garrel. *24 images*, (187), 86–89.

Souvenirs

Philippe Garrel

PAR JACQUES KERMABON



980

↑ Marie pour mémoire (1967)

Philippe Garrel n'a jamais fait mystère que les récits de ses films sont inspirés de souvenirs personnels, de ses rêves, de ses rencontres.

Pour autant, on ferait fausse piste en réduisant son œuvre à une quelconque dimension autobiographique et ses protagonistes à des personnages à clés tant ce qui compte avant tout dans son cinéma est ce que sculpte et capte la caméra : des visages, des ambiances, un temps étiré, toute une matière vivante dont la vibration sensible importe plus, dans notre perception, que l'histoire, résumable, la plupart du temps, à quelques maigres arguments et dont la trame apparaît plus trouée que continue.

Ainsi, *Les Amants réguliers*, présenté au Festival de Venise en 2005, a bien à voir avec l'existence du cinéaste, car il y témoigne de Mai 68 et parce que les rôles principaux sont tenus par son fils et Clotilde Hesme, son élève au conservatoire, et son père, Maurice Garrel, y intervient comme bien souvent... Mais le film ne prétend en rien raconter un épisode de la vie de Philippe Garrel avec la même intensité qu'ont pu s'y employer, chacun à leur façon, Jean Eustache et Maurice Pialat.

Philippe Garrel a eu 20 ans en 1968, une génération pour laquelle les événements de mai ont été déterminants. Pour autant, sa participation directe aux actions menées – ne serait-ce que dans le monde du cinéma – fut relativement marginale. Mai 68 se révéla en effet un catalyseur décisif pour un cinéma d'intervention qui voulait témoigner, agir – le cinéma est une arme affirmait-on –, élaborer un média alternatif. Dans un ouvrage de référence de plus de six cents pages qu'il a consacré aux images tournées pendant Mai 68¹, Sébastien Layerle a recensé quelque 180 films « conçus à chaud, dans les semaines et les mois qui ont suivi les journées de mai », réalisés sous la houlette de plus d'une vingtaine de groupes d'action ou autres collectifs.

Le 6 avril 1968, Garrel fête ses vingt ans. Quelques jours plus tard, il est au Festival du jeune cinéma d'Hyères, avec un long métrage tourné fin 1967, *Marie pour mémoire*, présenté en ces termes : « Film réalisé en dix jours, par un imposteur, protégé par le statut d'artiste. Constat pessimiste plutôt que film critique, parce que tout va bien dans le monde occidental, excepté les hommes qui y vivent. Partis pour tourner un manifeste athée, on est revenus avec un éloge de la folie dans les boîtes. » Sous les huées du public, il reçoit le Grand prix des mains du comédien Michel Simon, président du jury, qui le prend dans ses bras et lui glisse : « Qu'est-ce qu'on peut y faire, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? »

Une photo de groupe, prise pendant le Festival de Hyères par le réalisateur Pascal Aubier, atteste de la présence aux côtés de Philippe Garrel, de, entre autres, Alain Jouffroy, Daniel Pommereulle, Jackie Raynal, Patrick Deval, Michel Fournier. Ce dernier a signé l'image de *Marie pour mémoire*, les autres vont participer, quelques semaines plus tard, aux activités d'une constellation d'artistes regroupés sous le nom de Zanzibar.

Critique d'art influent, Alain Jouffroy est aussi poète, il a publié, en février 1968, *Trajectoire*, « récit récitatif », couché quotidiennement sur le papier pendant six mois pour saisir un peu de son existence et capter les signes d'une révolution future. Il permettra que, dans le numéro de juin 1968 de la revue d'art *Opus international*, avec une couverture signée Topor et titrée *Violences Mai 1968*, paraissent « Quatre manifestes pour un cinéma violent », quatre textes percutants, plus ou moins nébuleux et aux accents radicaux, signés respectivement Daniel Pommereulle, Serge Bard, Patrick Deval et Philippe Garrel. « La pellicule est la matière réfléchissant les images mentales, suggère ce dernier, du haut de ses 20 ans, lesquelles doivent tendre à l'abstraction : abstraction des signes (le puzzle) comme du propos (la totalité), selon la coïncidence du formulé et du formulant = pour être reçues par le spectateur au-delà de l'entendement, et symétriquement pour l'auteur tournées au-delà de l'entendement. » Le reste est à l'avenant.



↑ Les amants réguliers (2005)
→ Actua 1 (1968)

Sally Shafto a sous-titré le livre qu'elle a consacré au groupe Zanzibar, « Les films Zanzibar et les dandys de mai 1968 ». Le choix du mot Zanzibar, aux effluves exotiques, vient de Serge Brard. Il ambitionnait de rejoindre cette île de la Tanzanie, pays qui vivait alors sous un régime communiste d'obédience maoïste. Il y a même envisagé, en 1969, un tournage et organisé un voyage. Mais il s'est arrêté à Alger, où il s'est converti à l'islam et a pris le nom d'Abdullah Siradj. Auparavant, il avait été un éphémère étudiant à l'université de Nanterre, siège, on s'en souvient d'une étincelle décisive demeurée dans les annales sous le nom de Mouvement du 22 mars. Il a aussi réalisé le premier film Zanzibar, *Détruisez-vous*, tourné en longs plans séquences entre mars et avril 1968, et dont l'antépénultième moment est une conférence sur la révolution future, prononcée par Alain Jouffroy devant quatre étudiantes réparties dans un amphithéâtre de Nanterre, parmi lesquelles Caroline de Bendern et Juliet Berto, interprètes de ce film. Pour mémoire, la première, mannequin, fut une icône de Mai ; c'est elle la « Marianne de Mai 68 », la jeune femme au drapeau immortalisée par le reporter Jean-Pierre Rey le 13 mai 1968. Et faut-il rappeler que Juliet Berto avait, en 1967, interprété un rôle dans *La Chinoise*, de Jean-Luc Godard ? Dans *Détruisez-vous* on aperçoit aussi Thierry Garrel, le frère de Philippe, qui deviendra un des piliers du documentaire de la chaîne Arte. Il incarne Gabriel dans *Marie pour mémoire*.

Cette constellation Zanzibar doit beaucoup à la générosité de Sylvina Boissonnas, jeune héritière de la famille Schlumberger. Tout ce petit monde passe beaucoup de temps à la Cinémathèque d'Henri Langlois, finit souvent à la Coupole, célèbre brasserie du quartier Montparnasse, ou se retrouve dans tel ou tel grand appartement où Sylvina Boissonnas signe des chèques pour quiconque a un projet artistique.

On retrouve un peu de cette ambiance dans *Les amants réguliers* avec ce jeune homme fortuné, amateur d'opium, qui va se fournir en substances illicites au volant de sa grosse Jaguar, héberge ces artistes en herbe et achète négligemment leurs tableaux pour subvenir à leurs besoins. Le film est dédié à Daniel Pommereulle, décédé en 2003, peintre – il joue, aux côtés de Patrick Bauchau et d'Alain Jouffroy dans *La collectionneuse*, d'Éric Rohmer –, il a aussi réalisé *Vite*, en 1969, dans la mouvance Zanzibar. Dans ce portrait d'une génération, les événements de Mai n'interviennent que pendant un moment relativement court, pendant lequel Garrel s'essaye, avec une indéniable réussite, à la reconstitution, d'une barricade qu'on dresse, d'échauffourées avec la police, d'une réunion clandestine d'activistes, de poursuites sur les toits.

Parmi ces plans, un travelling latéral sur une compagnie de CRS casqués, boucliers à la main, revêt un sens particulier. Garrel a voulu refaire un plan, qu'il avait tourné pendant Mai 68, depuis la Lancia décapotable d'Alain Jouffroy, pour le seul film militant qu'il n'ait jamais réalisé, *Actua 1*, dans la lignée des Ciné-tracts ; un film perdu. Jean-Luc Godard évoquait encore ce film de six minutes, en 1992, dans sa préface d'un livre consacré à Garrel² : « Je me souviens de ces plans de 68, les seuls où l'on voyait les CRS de face, avec la sombre austérité du 35 mm, alors que tout le monde ne faisait que du 16 flou ». Garrel a expliqué avoir : « refait les mêmes plans, comme un peintre que refait la toile qu'on lui a volée. (...) Je me suis aperçu qu'il était plus facile de se souvenir d'un plan et de refaire ce plan que de se souvenir d'un événement, qui subit des métamorphoses par la mémoire et le rêve mélangés.³ »

Or, en 2014, *Actua 1* a été retrouvé et restauré par la Cinémathèque française. On peut aujourd'hui comparer le travelling initial et celui, reconstitué de mémoire. Les CRS apparaissent bien plus menaçants et compacts dans *Les amants réguliers* que dans *Actua 1*, où ils sont plus clairsemés, dans une attente assez paisible, et mêlés à quelques passants.

Par ailleurs, avec *Actua 1*, qui repose sur un mélange de plans en 35 mm et de plans en 16 mm de cinéastes amateurs gonflés, en procédant par collages dans une dimension plus suggestive que didactique, en entremêlant informations sur les événements de Mai 68 et formules détournées de René Char, Antonin Artaud ou Sade, Garrel signe un des plus saisissants films militants de cette époque. *Actua 1* n'a pas eu de suite. Fin mai, Garrel décide de partir en Allemagne. Il tourne, en Bavière, *Le révélateur*, un film muet en noir et blanc d'une heure, délibérément onirique.

MAI 68 COMMENCE À DEVENIR UN SOUVENIR.

1. Sébastien Layerle, *Caméras en lutte en mai 68*, Nouveau monde éditions, 2008
2. Philippe Garrel et Thomas Lescure, *Une caméra à la place du cœur*, Admiranda/Institut de l'image, 1992
3. « L'art et Mai 68 », entretien avec Philippe Garrel, propos recueillis par Emmanuel Burdeau et Stéphane Delorme les 13 et 15 septembre 2005, *Cahiers du cinéma* n° 606, novembre 2005